



HAL
open science

Printemps arabes de 2011 : un mai 68 arabe ?

Mathilde Rouxel

► **To cite this version:**

Mathilde Rouxel. Printemps arabes de 2011 : un mai 68 arabe ?. 1968 en héritage : représentation et réception dans le monde contemporain, May 2018, Paris, France. hal-03787418

HAL Id: hal-03787418

<https://hal.science/hal-03787418>

Submitted on 7 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mathilde ROUXEL, « Printemps arabes de 2011 : un mai 68 arabe ? », communication dans le cadre de la journée d'étude « 1968 en héritage : Représentation et Réception dans le monde contemporain », organisée à la Maison de la Recherche de l'Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle, 4 mai 2018. Actes du colloque en ligne. URL : <https://rhc.hypotheses.org/>

Printemps arabes de 2011 : un mai 68 arabe ?

L'année 1968 fut celle d'un embrasement général des jeunes du monde entier. Sans cohérence réelle, les mouvements qui éclatent en Allemagne, en Pologne, à Prague, au Japon, à Paris ou ailleurs se font écho sans se ressembler : comme l'écrit Gianni Morelli en introduction de son ouvrage sur 1968, « cette date (...) devint une métaphore d'idéalisme, d'ingénuité, d'engagement, d'utopie, de libération, d'illusion, de tous les possibles et de confiance en l'avenir »^[1]. Année insurrectionnelle, 2011 en fut une également : partie de Tunisie, la vague de ce qui fut baptisé les « Printemps arabes » en hommage au « Printemps de Prague » de 1968 inspira d'autres luttes à l'international, du mouvement des *Indignados* en Espagne à *Occupy Wall Street* aux États-Unis. « Comme toutes les révolutions », écrivait François Pouillon, « la révolution tunisienne appelle naturellement à la comparaison : cela tient tout simplement au fait que, événement par essence inattendu et marqué par l'aléatoire et l'accidentel, il faut bien, pour se rassurer, se raccrocher à des précédents »^[2] ; c'est ainsi que nous nous proposons de mettre à l'épreuve la pertinence d'une comparaison entre les mouvements internationaux de Mai 1968 et les soulèvements arabes de 2011, précurseurs d'une série d'insurrection à travers le monde.

Une jeunesse qui se soulève contre l'autorité politique

Mai 1968 réagissait aux conditions des sociétés d'après-guerre, abîmées par les bombes atomiques et par l'accès effréné à la consommation. La « génération de 2011 », elle, a grandi dans les années 1990, qui furent dans le monde arabe marqués par deux événements majeurs : la chute du communisme (1989-1991) et la seconde guerre du Golfe (1990-1991) qui marque la fin de l'arabisme. Les révolutions, qui ont su renverser les régimes de Ben Ali en Tunisie et de Moubarak en Égypte au tournant de l'année 2010-2011, ont surgi contre toute attente de l'oppression politique à laquelle les peuples étaient soumis depuis des décennies – notamment depuis la défaite de juin 1967 et de la chute du mur, qui, comme le rappelle Richard Labévière, renforcèrent les autoritarismes dans la région^[3].

Les soulèvements de 2011 sont souvent perçus comme le fait d'une génération : ils sont survenus dans un monde arabe où la part des 15-19 ans représentait la majorité de la population, confrontée à un chômage massif mais un niveau d'éducation de plus en plus généralisé. Immanuel Wallerstein est l'un des premiers et quasiment le seul à construire une comparaison explicite entre Mai 68 et les Printemps arabes, dans un article publié dès 2011 sur les « contradictions du Printemps arabe »^[4]. Il a existé,

selon lui, en 2011, un « courant 68 » s'opposant à un courant conduit par les autorités, soutenues par les principaux acteurs géopolitiques internationaux. De fait, « les révolutionnaires de 1968 protestaient contre le comportement anti-démocratique inhérent aux autorités », et se soulevaient avant tout contre la corruption, le mépris des classes politiques pour les réalités sociales vécues par le peuple, et proposaient, contre la verticalité des prises de décision au sein de l'État, une participation populaire plus importante. On retrouve dans les soulèvements pacifiques de 2011 la même opposition aux autorités politiques en place et la volonté du peuple de reprendre une parole qui lui a été trop longtemps confisquée.

Par-delà la similarité des motifs et des méthodes employées, Wallerstein juge pertinent de comparer également les catégories de populations mises en lumière à l'occasion de ces deux révolutions : ceux qui descendent dans la rue en 1968 comme en 2011, ce sont les « peuples oubliés », laissés à l'écart des préoccupations des dirigeants – les femmes, les minorités, les travailleurs pauvres.

Colères nationales sans volonté d'internationaliser la lutte

Il est toutefois important de prendre en considération le caractère extrêmement local, national, des revendications exprimées dans ces mobilisations Tunisiennes, Égyptiennes, Algériennes, Yéménites ou autres. Malgré les soutiens des uns et des autres visibles sur les réseaux sociaux, l'aspiration des foules mobilisées n'avaient rien d'universalisable. Comme le note justement Richard Jacquemond, les soulèvements de 2011 n'ont pas tenté de mobiliser la référence à la « nation arabe », qui semble désormais caduque ; bien que l'effet domino se soit rapidement enclenché, au sein du monde arabe d'abord puis dans plusieurs régions du monde, aucun slogan n'appelait à la moindre internationalisation des luttes[5].

Les mouvements de 2011 manifestent un aspect explicitement « antipolitique » qui les distingue de Mai 68. Le bénéfice notable de ce refus du *politique* – entendu par cette nouvelle génération comme attaché nécessairement aux autorités gouvernementales – semble avant tout qu'il rend difficile la récupération du mouvement social par les classes politiciennes. Ces soulèvements sont nés du désespoir et de la colère : comme l'écrit Nicolas Dot-Pouillard, « ce sont des révoltes qui ont l'allure du nouveau et de la césure avec le passé (...) elles n'ont eu ni chef ni leaders charismatiques reconnus ; elles ont été sensiblement désidéologisées »[6]. De par leur forme inédite, elles posent en termes nouveaux la question de la résistance, inaugurant une nouvelle « politique de l'espace » passant par une occupation massive et visible des places publiques[7].

Peut-on parler de « fin du politique » ?

Face à l'hypothèse d'une « crise politique » qui serait posée depuis plus de trente ans, Alain Bertho^[8] interroge ce que recouvre l'antipolitique des mouvements sociaux, souvent traduits dans l'émeute, au tournant du XXI^e siècle. Selon lui, ce refus du politique vient d'une assimilation définitive du politique à ceux qui la font – l'État, les autorités, au mépris du peuple et de sa volonté. C'est dans ce « terreau émeutier » que germent les soulèvements tunisiens et égyptiens ; les caractéristiques du mouvement du Printemps arabe s'y inscrivent d'ailleurs dans sa continuité – confrontation directe avec le pouvoir, absence de stratégie politique et affirmation d'un « nous » comme peuple en opposition radicale avec le pouvoir politique, synonyme de corruption et d'autoritarisme. Les Printemps arabes se sont inscrits dans le présent de la lutte, plutôt que dans la construction d'un possible à venir. C'est en cela, sans doute, qu'ils se distinguent le plus radicalement des luttes de Mai 68, et qu'ils apparaissent, même à l'échelle de l'histoire arabe, en rupture par rapport aux modes de révolutions traditionnels dans la région, davantage apparentés à un « mouvement national » conduit par un leader politique (en tête, les indépendances nationales au lendemain de la Seconde Guerre mondiale)^[9]. La lutte n'est plus à chercher dans les lieux du concept « politique » mais dans ces « lieux éphémères (...) de confrontation individuelle et collective »^[10] qui surgissent des places publiques occupées, et qui amènent à rediscuter la question de l'action collective à l'heure d'une communication mondialisée.

Beaucoup d'observateurs, au moment des Printemps, ont ainsi parlé en 2011 d'un « réveil arabe ». Cette idée est contestée par des spécialistes de la question révolutionnaire arabe comme Nicolas Dot-Pouillard. Ce dernier défend en effet l'idée qu'il faut inscrire ces révoltes dans l'histoire politique du monde arabe. Plus opportune qu'une comparaison avec Mai 1968, il propose de lire les soulèvements arabes à la lumière des Intifada palestiniennes de 1987 ou de 2000 ; il est vrai que les révolutionnaires eux-mêmes reprirent aussi à leur compte en 2011 le terme d'Intifada (« soulèvement ») pour qualifier leur action politique. Longtemps, la gauche arabe fut assimilée au soutien des peuples arabes à la cause palestinienne ; l'idée de résistance a longtemps été construite en opposition à l'ennemi sioniste, et il est légitime de considérer qu'il est nécessaire aujourd'hui de décentrer le regard, quitter un point de vue occidental-centré et de voir dans l'insurrection des jeunes de 2011 les marques d'un héritage local.

En effet, que peut signifier 1968 pour les peuples arabes ? Si 1968 fit date, c'est moins pour les rares insurrections de syndicats ouvriers que connut la région (comme on en vit en mars 1968 en Tunisie^[11]) que comme tentative de redressement général après la débandade provoquée par la défaite des armées arabes contre Israël en 1967.

Conclusion

De la même façon que « Mai 68, pour le monde entier, c'est le Mai français »^[12], les Printemps arabes, avec la place Tahrir du Caire comme symbole, sont toujours perçus comme précurseurs et déclencheurs de la vague de contestation qui conduisit tant aux *Indignados* espagnols qu'aux activistes de l'Occupy Wall Street aux États-Unis, les émeutiers de Londres, les révoltes étudiantes au Chili ou les manifestants de Dakar au Sénégal. Pourtant, même si le feu de brousse et ses motifs poussent à comparer les deux insurrections, les typologies des méthodes de luttes ne sont pas les mêmes, les objectifs de chacune de ces deux formes de résistance à l'autorité ne se rejoignant pas. Pris dans une « crise politique » qui sous-tend les mouvements sociaux depuis la fin des années 1980, les révoltes de 2011 sont peut-être plutôt à penser dans le sillage des soulèvements désespérés des jeunes palestiniennes que dans les discours utopistes des soixante-huitards.

[1] Carlo Batà, Gianni Morelli, *1968, une année révolutionnaire à travers le monde*, Gennevilliers, Prisma Media, 2017, p.7.

[2] François Pouillon, « Marx, analyste de la révolution ? », *De la colonie à l'État-nation : constructions identitaires au Maghreb*, Maghreb et sciences sociales, IRMC, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 300

[3] Labévière Richard, « Printemps, été et automne arabes. Révolutions et contre-révolutions post-globales », *Revue internationale et stratégique*, 2011/3, n° 83, p. 75-83. Disponible en ligne, consulté le 03/05/2018, URL : <https://www.cairn.info/revue-internationale-et-strategique-2011-3-page-75.htm>

[4] Immanuel Wallerstein, "The contradictions of the Arab Spring", Al Jazeera, 14 nov. 2011, <https://www.aljazeera.com/indepth/opinion/2011/11/20111111101711539134.html>

[5] **Richard** Jacquemond, « Un mai 68 arabe ? », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* [En ligne], 138 | décembre 2015, mis en ligne le 16 février 2016, consulté le 02 mai 2018. URL : <http://journals.openedition.org/remmm/9247>

[6] **Nicolas** Dot-Pouillard, « Les révolutions arabes entre césures et remembrances : tiers-mondisme, question palestinienne et utopies chiliastiques », *L'Année du Maghreb*, VIII, 2012, 49-65. Disponible en ligne, consulté le 03 mai 2018. URL : <https://journals.openedition.org/anneemaghreb/1393>

[7] Christopher Pawling, *Critical Theory and Political Engagement. From May '68 to the Arab Spring*, New York, Palgrave Macmillan, 2013, p.32.

[8] Alain Bertho, « La fin de la politique ? », *Changement, événement, rupture, ethnographiques.org*, 2014, n°28. Disponible en ligne, consulté le 03 mai 2018. URL : <http://www.ethnographiques.org/2014/Bertho>.

[9] **Nicolas** Dot-Pouillard, *op. cit.*

[10] Alain Bertho, *op. cit.*

[11] Frédéric Bobin, « Quand le Mars 68 de Tunis devançait le printemps de Paris », *Le Monde*, 6 avril 2018. Disponible en ligne, consulté le 4 mai 2018. URL : http://lemonde.fr/afrique/article/2018/04/06/quand-le-mars-68-de-tunis-devancait-le-printemps-de-paris_5281589_3212.html

[12] Carlo Batà, Gianni Morelli, *1968, une année révolutionnaire à travers le monde*, Gennevilliers, Prisma Media, 2017, p.97.

Bibliographie :

Batà Carlo, Morelli Gianni, *1968, une année révolutionnaire à travers le monde*, Gennevilliers, Prisma Media, 2017.

Bertho Alain, « La fin de la politique ? », *Changement, événement, rupture, ethnographiques.org*, 2014, n°28. Disponible en ligne, consulté le 03 mai 2018. URL : <http://www.ethnographiques.org/2014/Bertho>

Dot-Pouillard **Nicolas**, « Les révolutions arabes entre césures et remembrances : tiers-mondisme, question palestinienne et utopies chiliastiques », *L'Année du Maghreb*, VIII, 2012, 49-65. Disponible en ligne, consulté le 03 mai 2018. URL : <https://journals.openedition.org/anneemaghreb/1393>

Jacquemond **Richard**, « Un mai 68 arabe ? », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 2015, n°135. Disponible en ligne, consulté le 02 mai 2018. URL : <http://journals.openedition.org/remmm/9247>

Labévière Richard, « Printemps, été et automne arabes. Révolutions et contre-révolutions post-globales », *Revue internationale et stratégique*, 2011/3, n° 83, p. 75-83. Disponible en ligne, consulté le 03/05/2018, URL : <https://www.cairn.info/revue-internationale-et-strategique-2011-3-page-75.htm>

Pawling Christopher, *Critical Theory and Political Engagement. From May '68 to the Arab Spring*, New York, Palgrave Macmillan, 2013.

Pouillon François, « Marx, analyste de la révolution ? », *De la colonie à l'État-nation : constructions identitaires au Maghreb*, Maghreb et sciences sociales, IRMC, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 300-310.

Wallerstein Immanuel, "The contradictions of the Arab Spring", Al Jazeera, 14 nov. 2011. Disponible en ligne, consulté le 03 mai 2018. URL : <https://www.aljazeera.com/indepth/opinion/2011/11/20111111101711539134.html>